

c'est de l'intérieur qu'il a pris son point de vue. Vous apercevrez au bord de l'ouverture le dernier des échelons qui servaient à y grimper. On s'avancait d'abord à travers les broussailles jusqu'au pied du roc : on se suspendait ensuite avec précaution à ses inégalités ; puis, pour ne pas courir les dangers d'une chute mortelle, l'on se faisait attacher une corde autour du corps, et l'on entraient enfin dans le vestibule de la grotte. La vue de ces beaux cristaux en stalactites ; ces longs corridors, dans lesquels il faut souvent marcher accroupi, tandis qu'en d'autres endroits il y aurait place pour des géans ; ces abîmes obscurs et profonds, dans lesquels la chute d'une pierre se fait entendre pendant plusieurs secondes ; enfin, les brillants effets de lumière que la clarté d'un flambeau promène sur des voûtes qu'on voit rentrer dans leurs ténèbres à mesure qu'on s'en éloigne ; tout cela existe encore, tout cela est d'une éternelle beauté. Mais on y parvient sans difficulté. On n'a plus le charme de ce danger que l'on bravait, parce qu'on n'y croyait qu'à demi : l'étrange, le pittoresque ont disparu. Je ne désespère pas de voir bientôt un livre de poste accorder le troisième cheval pour monter à la grotte de Balme. Déjà une route, disposée en rampes croisées, a été pratiquée dans le roc. Plus d'échelle, plus de corde de sûreté : au lieu de cela, une guinguette établie sous un cerisier, une pièce de canon dont le tonnerre ébranle ces voûtes cavernueuses, et fait retentir au loin les échos de la vallée. Il n'y a pas jusqu'à l'entrée de la grotte qui ne soit fermée d'une balustrade, comme un amphithéâtre ; enfin, cette pièce de cent sous qu'on donnait avec tant de plaisir à l'homme dont la corde préservait d'une chute, payée désormais pour un billet d'entrée, gâte tout ce que la nature promet de jouissance. En descendant j'ai revu la dame à la même place : elle ne s'est plus occupée de moi ; elle vantait sa grotte à d'autres voyageurs, prête à les bouder s'ils n'y entraient pas.

Les rochers continuaient toujours à resserrer la vallée sur les deux rives de l'Arve : leurs cimes prenaient les formes les plus bizarres et les plus variées. Au nord elles présentaient souvent, à une élévation de mille pieds, l'image de forts construits de mains d'homme : une pointe s'élançait-elle de ces murailles imaginaires, elle nous montrait comme une guérite gigantesque d'où la sentinelle veillait au salut de la place ; plus loin, une niche immense semblait attendre la retraite de quelque géant. Mais dans le fond, où roulait notre char, tout était vert, fertile et gracieux. La vallée de Maglan, et le village qui l'a nommée, offrent tout le charme d'une nature étrangère aux grandes commotions occasionées par l'écoulement d'un lac ; et cependant ils occupent précisément le lieu où jadis ce lac brisait en mugissant ses barrières, et leurs sites riants sont enfermés étroitement entre les flancs nus et décharnés par cette effrayante révolution : on dirait que la montagne a été fendue, puis séparée, et retirée en deux sens opposés, pour faire place à des prairies, à des vergers. Le pont et le crucifix qu'on trouve à la sortie du village ont été pour Villeneuve le sujet d'un charmant dessin. Je voudrais y joindre la description d'une cascade qui se jette du sommet des rochers, comme pour tomber